

# L'Arbeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED  
HUGUES J. DE LA VERGNE  
PRESIDENT  
MAURICE LAFARGUE  
Directeur-Gérant  
Phone Main 3487

BUREAU: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de dé-  
placements, ventes, locations, etc., qui ne  
sont pas en prix réduit de 5 sous la  
ligne, voir une autre page du journal.

L'Arbeille est en vente au ki-  
osque de journaux du Times  
Square Building, à New-York.

### TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 rue du Canal,  
Nouvelle-Orléans, Lae.

Judi, 15 octobre 1914.

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	60 44
Midi	64 46
3 p. m.	66 47
6 p. m.	65 47

## L'Autre Campagne

Le mouvement se dessine. Et bien avant que la première campagne soit achevée, l'autre déjà s'engage: celle qui a pour objet, après que nos armées les auront chassés de notre territoire, de les chasser de nos marchés. Chaque jour, des lettres nous arrivent où ce sentiment d'hostilité économique se manifeste avec une véhémence qu'on sent impitoyable. Les vieux, ceux qui ont fait la guerre de 1870, en conviennent: jamais l'Allemand n'aura été plus cordialement détesté, plus unanimelement réprouvé, de partout, qu'il ne va l'être après cette guerre-ci. Du dossier de lettres, quotidiennement accru, que j'ai sous les yeux, j'en tire deux, au hasard, qui montreront quel est parmi nos industriels et nos commerçants, à l'heure présente, l'état des esprits.

L'un de ces correspondants est un Rémois. Il écrit:

Monsieur le rédacteur,  
Au moment où l'indignation causée par le sacrilège que vient de commettre les barbares en détruisant la cathédrale de Reims est générale, permettez à l'un de vos plus vieux abonnés de vous signaler un fait:  
Je connais à Reims, presque au centre de la ville, un très gros industriel allemand, directeur propriétaire de la manufacture de feutres de Reims, avec dépôt à Paris, rue Tiquetonne. En ce moment cet homme se bat contre nos. Peut-être est-il un des artilleurs qui ont visé la cathédrale.  
Peut-on admettre qu'il revienne un de ces jours, dans sa luxueuse habitation, reprendre la direction de son usine où les

ouvriers allemands sont nombreux, et contempler au milieu de nous son ouvrage?

Il pourra être difficile, une fois la paix faite, d'empêcher légalement nos ennemis de revenir en France pour essayer d'y faire de l'industrie et du commerce; mais en de telles affaires, la tolérance des lois est peu de chose; et il est évident que si les Allemands, l'an prochain, sont reçus partout comme risque de l'être à Reims le fabricant dont on nous parle, ils préféreront faire l'économie du voyage.  
D'autant qu'à côté de ceux qui ne veulent plus d'eux pour fournisseurs, il y en a déjà qui les repoussent comme clients. On me signale une maison de commerce française qui a, aux Etats-Unis et au Canada, une clientèle importante. Parmi ses clients, plusieurs sont de nationalité allemande. Voici la note qui vient de leur être adressée:

Monsieur,  
J'ai l'honneur de vous informer que, comme conséquence des atrocités méthodiquement commises par les Allemands en Belgique et en France sur des femmes, des enfants, des habitants paisibles, sur des œuvres d'art, sur des monuments, j'ai décidé de ne plus jamais avoir de relations d'aucune sorte avec les maisons ou agents allemands, pas même avec les Allemands naturalisés.  
X...

Rien qu'à Paris, cet état d'esprit entraînera des désastres allemands dont peu de Parisiens soupçonneront l'importance.

EMILE BERR.

## Ce qu'ils ont Tenté

### L'asservissement de la Presse

Tout concourt à démontrer aujourd'hui que l'Allemagne poursuivait par les moyens les plus divers l'asservissement du monde entier. Elle y travaillait par ses industriels, par ses commerçants, par tous ses espions sous l'apparence de petits employés, de commis-voyageurs, de garçons d'hôtels, etc.  
Mais pour asservir les idées au pangermanisme et réaliser la devise "Deutschland über alles", l'Allemagne avait rêvé plus: mettre sous son contrôle l'opinion du monde entier en se rendant maître, par les agences d'informations, de la presse universelle.

Ceci n'est pas une simple supposition, mais le résultat d'un rapport que le gouvernement anglais vient de publier sous la forme d'un Livre Blanc et dont la documentation est due à sir Edward Goschen, son ambassadeur à Berlin.

Ce document établit que l'Allemagne avait fait ce qu'il fallait pour germaniser systématiquement la presse entière et le télégraphe du monde entier.

Voici le texte qui établit cette tentative:

Il y a quelque temps, écrit l'ambassadeur britannique, une réunion sur laquelle le secret a été bien gardé fut convoquée à Berlin, au ministère des affaires étrangères, à l'initiative du docteur Hamman, notoirement connu comme étant le chef du bureau de la presse du Foreign Office allemand, réunion à laquelle le secrétaire des affaires étrangères en personne était présent. A

cette réunion assistaient des membres des entreprises industrielles les plus importantes du pays: le Lloyd de l'Allemagne du Nord, la Hamburg-Amerika, la Deutsche Bank, la Diskonto Gesellschaft, la Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft, Siemens et Halske, les usines Schuckert, Krupp, Cruson, etc. Ils formèrent une compagnie privée dans le but de "favoriser le prestige industriel allemand à l'étranger", objectif conventionnellement vague. La compagnie serait financée par des souscriptions privées avec la garantie du gouvernement.

La compagnie devait conclure un accord avec "l'Agence Havas", accord en vertu duquel cette agence ne publierait plus à l'étranger ce que les journaux allemands publiaient par le Bureau télégraphique Wolff. Ce dernier recevra ses nouvelles exclusivement de la nouvelle compagnie. Celle-ci a l'intention de conclure un arrangement similaire avec le Bureau télégraphique Reuter pour les pays étrangers sur lesquels Reuter exerce le contrôle des communications télégraphiques. Si Reuter refuse, la "Deutsche Kabelgesellschaft", une agence de presse allemande moins importante qui fournit les télégrammes de certains pays (par exemple le Mexique) prendra la place de celle-ci.

### LE SANG-FROID D'UN COLONEL

Au cours de la bataille de la Marne, le 6 septembre exactement, le lieutenant-colonel Laroque s'était porté en avant avec une compagnie, et d'une hauteur il examinait le terrain lorsque soudain il se trouve enveloppé par les troupes ennemies qui s'étaient défilées derrière ses hommes.

Quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient se dissimulèrent sous bois, mais le colonel, atteint de deux balles, tombe évanoui et est fait prisonnier.

Emmené dans une ferme, il y passa la nuit parmi quelques blessés, quelques infirmiers ennemis et sous la garde d'un sergent et de cinq hommes du 74e hanoïvien.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, les avant-gardes françaises approchèrent et ouvrirent le feu sur la ferme que gardaient des uhlans.

Aussitôt, le colonel Laroque, taillé en hercule et admirablement versé dans l'emploi de la langue allemande, usa d'autorité. A ceux qui le gardent, il donne l'ordre de déposer leurs armes et de se considérer comme prisonniers afin d'avoir la vie sauve, au cas où les Français reviendraient.

Impressionnés, le sergent et les cinq hommes obéissent. Le colonel se fait remettre par eux la clé de la ferme, les enferme et sort, puis, dit-il, faire signe aux Français qu'il y a là des blessés et des prisonniers.

Puis, ayant fermé à double tour la porte de la chambre où ils l'avaient fait camper, il s'enfuit, marchant deux kilomètres, retrouva une fraction d'un régiment d'infanterie et, épuisé par sa marche et par ses blessures, fut transporté dans une ambulance où des soins empressés lui ont été donnés.

Quelques heures après, d'ailleurs, conformément à ce qui leur avait été promis, les blessés allemands et ceux qui avaient reçu mission de garder le colonel

Laroque étaient faits prisonniers sans qu'aucun d'eux fut malmené.

## Les Soldats d'Attila

### Une armée d'incendiaires

Un journal d'Anvers publie le récit suivant des ravages commis par les Allemands à Termonde:

Le jeudi 4 septembre, dans l'après-midi, le général allemand, entré depuis la veille au soir dans Termonde avec des forces considérables, donna deux heures aux habitants pour quitter la ville. Ce terme n'était pas écoulé que les incendiaires commençaient leur œuvre. Avec un réservoir à pression, monté sur une automobile pleine d'essence, ils parcoururent les rues principales, aspergeant les maisons jusqu'au premier étage et nectant le feu aux boisées des portes, des fenêtres et des volets.

Dans les vitres du premier étage, ils lançaient des fusées incendiaires et des grenades de manière à communiquer le feu partout à la fois; pendant ce temps, les soldats à pied porteurs de petits caissons en fer blanc attachés sur le devant du corps par des bretelles en cuir et contenant de l'essence et du pétrole sous pression, passaient dans les petites rues et allumaient tout; d'autres étaient porteurs de bâtons d'un produit phosphoreux contenus dans une gaine de métal dont il leur suffisait d'enduire les boisées comme on craque une allumette, pour les incendier.

En moins de deux heures, toute la ville fut en flammes, à l'exception des fabriques qui longent la rive gauche. On mit le feu à tout ce qui souffrait: écoles, orphelinats, couvents, églises, chapelles, hospices de vieillards, banques, arsenal, postes, maisons bourgeoises et maisons ouvrières. Certains soldats, avant l'incendie, entraînaient dans les maisons et dynamitaient les coffres-forts. J'affirme avoir vu un de ces coffres fracturés, comme j'ai vu une des fameuses pompes à benzine. Tout cela se trouve encore dans la ville et pourra convaincre les conquérants officiels.

L'hospice civil, logeant une quantité de vieillards impotents, a été réduit en cendres et un vieillard a été brûlé dans son lit; j'ai vu des fragments de ses os calcinés. Toutes ces affirmations peuvent être confirmées par autant de témoins que l'on voudra. Les autres malheureux avaient été portés dans un champ à la porte de Gand où les Allemands les abandonnèrent. Le feu fut mis à la ville de trois côtés à la fois: par la porte de Gand, par celle de Bruxelles et par celle de Malines. Tandis que les maisons brûlaient, les Allemands pillèrent les magasins et les bijouteries. Quarante-vingt personnes furent emmenées par eux et expédiées à Münster (Westphalie); aucune encore n'est revenue.

Les Huns ne travaillaient pas avec cette méthode et cette perfection dans l'horrible, car ils ne connaissent pas le pétrole.

## LE PETIT NERON

L'empereur allemand a, comme on le sait, de grandes prétentions d'artiste. Un gros livre illustré en est témoin, où il a fait célébrer par des écrivains courtoisans ses mérites de peintre et de mécène. Ce livre sur l'empereur et l'Art ("Der Kaiser und die Kunst") nous apporte des révélations intéressantes.

Guillaume II a du goût pour la Renaissance, et c'est sous ses auspices qu'a été élevé le temple si lourd, le "Dom", qui acreble de sa dure silhouette la capitale de la Prusse. Mais l'empereur apprécie surtout le roman, le roman germanique.

Tous les barbouillages augustes de son crayon, que traduit tant bien que mal ses architectes, s'inspirent de ce style. Et il a la manie de bâtir des églises romanes et d'en donner les plans.

Sa Majesté prussienne délirait absolument l'art gothique, l'art français par excellence. Voilà peut-être l'explication de la destruction de Reims. Neron n'aime pas nos cathédrales...

"Il est fou", disait Edouard VII.

Une dépêche de Petrograd annonce que l'armée autrichienne a évacué la ville de Przemysl, ne laissant dans cette place qu'une simple garnison.

Les Autrichiens se sont retirés vers Cracovie.

Les armées russes continuent le siège de Przemysl, tandis qu'une forte colonne marche sur Cracovie.

La dépêche ajoute que les Russes ont occupé la ville de Tarnowitz, en Silésie prussienne.

Rome, 26 septembre.

La dernière partie de cette dépêche paraît d'une extrême importance. La prise de Tarnowitz, à quelques kilomètres de la frontière, marque sans doute la première étape de la marche russe sur la Silésie. Ce serait donc bien de ce côté, dans la région de Czenstochowa (Tarnowitz est à 35 kilomètres au sud de la ville polonaise) que l'état-major russe aurait décidé de porter les premiers coups.

L'offensive allemande en Prusse orientale ne semble pas avoir donné les résultats qu'en attendait le haut commandement. Si fortes que fussent les armées réunies pour la défense de cette province que les Russes avaient couverte d'un flot rapide de cavaliers, elles comptent surtout des formations de réserve d'une qualité inférieure. Sur 600,000 hommes, 700,000 peut-être, à peine 300,000 appartenant à l'active. Corps d'armée demeurés dans le pays ou revenus du théâtre occidental de la guerre.

Néanmoins, le général Rennenkampf fut contraint à la retraite. Mais fortement retranché sur la ligne du Niemen, il arriva sans peine à refouler l'élan des Allemands qui ils voulaient franchir la frontière. Aujourd'hui ces armées vont être suffisamment renforcées pour reprendre une offensive dont les premiers effets se sont déjà sentir.

L'investissement de Königsberg, un moment interrompu, vient de reprendre. Les Russes, qui n'avaient pas cessé d'occuper Tilsitt, tiennent maintenant Labiau, Tapsan et Melhaufen. Ces points stratégiques commandent tout le nord de la province. Labiau et Tapsan ne sont pas à plus de 30 ou 30 kilomètres de Königsberg. Dès que de suffisants renforts lui seront parvenus, le commandant de l'armée russe pourra attaquer directement la ville.

Contrairement au bruit que les Allemands ont cherché à répandre et que dément aujourd'hui formellement l'état-major russe, il n'est donc nullement question d'abandonner, même momentanément, la Prusse orientale.

## L'Offensive Russe

### En Prusse Orientale

L'offensive allemande en Prusse orientale ne semble pas avoir donné les résultats qu'en attendait le haut commandement. Si fortes que fussent les armées réunies pour la défense de cette province que les Russes avaient couverte d'un flot rapide de cavaliers, elles comptent surtout des formations de réserve d'une qualité inférieure. Sur 600,000 hommes, 700,000 peut-être, à peine 300,000 appartenant à l'active. Corps d'armée demeurés dans le pays ou revenus du théâtre occidental de la guerre.

Néanmoins, le général Rennenkampf fut contraint à la retraite. Mais fortement retranché sur la ligne du Niemen, il arriva sans peine à refouler l'élan des Allemands qui ils voulaient franchir la frontière. Aujourd'hui ces armées vont être suffisamment renforcées pour reprendre une offensive dont les premiers effets se sont déjà sentir.

L'investissement de Königsberg, un moment interrompu, vient de reprendre. Les Russes, qui n'avaient pas cessé d'occuper Tilsitt, tiennent maintenant Labiau, Tapsan et Melhaufen. Ces points stratégiques commandent tout le nord de la province. Labiau et Tapsan ne sont pas à plus de 30 ou 30 kilomètres de Königsberg. Dès que de suffisants renforts lui seront parvenus, le commandant de l'armée russe pourra attaquer directement la ville.

Contrairement au bruit que les Allemands ont cherché à répandre et que dément aujourd'hui formellement l'état-major russe, il n'est donc nullement question d'abandonner, même momentanément, la Prusse orientale.

En Galicie et sur le front silésien

Le communiqué officiel du gouvernement militaire nous apporte la nouvelle de l'occupation par l'armée russe de la ville de Rzeszow. Rzeszow, sans doute, n'est pas une ville fortifiée mais c'est une station importante, à

40 kilomètres de Jaroslaw, sur la ligne qui, par Tarnow, mène à Cracovie.

Sans s'arrêter outre mesure devant Przemysl, dont les fortifications puissantes peuvent les retenir quelque temps, les troupes russes marchent donc directement sur Cracovie.

Une dépêche de Petrograd annonce que l'armée autrichienne a évacué la ville de Przemysl, ne laissant dans cette place qu'une simple garnison.

Les Autrichiens se sont retirés vers Cracovie.

Les armées russes continuent le siège de Przemysl, tandis qu'une forte colonne marche sur Cracovie.

La dépêche ajoute que les Russes ont occupé la ville de Tarnowitz, en Silésie prussienne.

La dernière partie de cette dépêche paraît d'une extrême importance. La prise de Tarnowitz, à quelques kilomètres de la frontière, marque sans doute la première étape de la marche russe sur la Silésie. Ce serait donc bien de ce côté, dans la région de Czenstochowa (Tarnowitz est à 35 kilomètres au sud de la ville polonaise) que l'état-major russe aurait décidé de porter les premiers coups.

## L'EVIDENCE

A mesure que se développe cette guerre d'extermination, son caractère essentiel apparaît avec évidence. Nous n'avons point affaire à une armée, seulement, nous avons affaire à une race qui prétend détruire la nôtre puis se substituer à elle sur notre sol.

Si l'on n'accoutume pas son regard à cette sinistre vision, on reste éffaré devant tant d'horreurs et de destructions inutiles, devant tant d'innocentes sans autre but que l'infamie elle-même.

Mais si, au contraire, on a le courage de regarder en face la réalité, tout s'explique, tout s'éclaircit. Cette race envieuse et dure nous hait d'avoir tant de dons qui lui ont été refusés: l'humour léger, la sociabilité, le goût la tendresse humaine; et elle nous hait encore de pouvoir jouir de ces dons dans la pure lumière de notre ciel.

Notre histoire l'exaspère et tous les souvenirs que cette histoire contient et tous les monuments où elle a inscrit sa gloire. Devant eux, l'Allemagne voit rouge. Car ce n'est pas seulement la présent qu'elle voudrait abolir: notre passé magnifique et lointain où a jailli une des grandes sources de la civilisation moderne fait honte à sa barbarie, et dans sa démesure, elle croit pouvoir l'effacer par le fer et par le feu.

Les Allemands ont donc préparé cette campagne contre nous non point comme une guerre normale et connue, mais comme une opération immense de dévastation. Pendant la paix et dans l'attente, ce fut l'espionnage sous toutes ses formes et avec toutes ses trahisons, depuis leurs ouvriers à qui nous faisons gagner le pain jusqu'à leurs écrivains et à leurs artistes que nous accueillions en confrères. Tous nous espionnaient, tous nous rongeaient. Ils s'introduisaient dans nos coulisses de nos théâtres, dans nos journaux; on les aper-

## HYDRO

(eau)  
THEA  
(chaud)  
MASS.  
(massage)

Procédé scientifique de bains turcs.  
Meilleur qu'une douche au bord de la mer ou dans le montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, massage, Dorsales \$1.00; \$2.00 par mois. Leçons de natation, 50c; 25 pour \$10.00.

729 rue Gravier.  
M. et MME ROBERT OSBORNE.  
10 mai - 1 an

cevait, rôdant en habit noir et cravate blanche, dans toutes les solennités parisiennes, où ils guettaient nos moeurs, nos tics, nos faiblesses, Quelque furieux nous créto tout cela recouvrait!

Aujourd'hui, elle éclate, elle hurle, elle n'a plus besoin d'hydropourisme, ni de ménagements. Les journaux d'Allemagne respirent l'odeur du sang, orient au massacre. C'est la réponse à l'hospitalité trop facile, à l'éternelle illusion française des peuples frères.

Ah! certes, oui, des peuples frères il y en a maintenant! Mais ce sont les Anglais, les Belges, les Russes, nous, tous ceux qui se sont unis par des serments solennels pour arrêter les horres de ces carnassiers. Malgré Anatole France, malgré d'autres révoles, notre pensée se répare d'une humanité haute et noble! Ils appartiennent à une race qui couvrira la terre de ruines tant qu'elle ne sera pas enchaînée.  
ALFRED CAPUS.  
De l'Académie française.

## EST-CE UN SYMPTOME

### Le duc d'Aoste va reprendre son commandement.

Le duc d'Aoste, cousin germain du roi d'Italie, qui commandait l'armée de Naples, vient d'être gravement malade. A peine rétabli — on dit même qu'il est encore en convalescence — il a demandé à reprendre son commandement.

"Si l'Italie, dit-il dans sa lettre au ministre, est obligée de rompre sa neutralité pour défendre ses intérêts primordiaux, je désire vivement entrer en campagne."

Est-ce à dire que l'Italie va prochainement renouer à l'expectative?

C'est l'impression que deux éminents membres de l'Institut, MM. Charles Richet et André Weiss, ont transmis hier à leurs collègues.

## LE METHODE BERLITZ

Vous avez commencé des classes de français spéciales pour enfants, classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et imitative.

Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine.

Nous garantissons que nos élèves obéiront l'anglais le plus pur.

Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

### The International School of Languages

"Original Berlitz Method"

628 BAISSEE ADDISON. TEL. MAIN 3091.  
11 AM - 7 PM - 440 - 6th St.



OFFICE: 20-207 rue Canal et tel. 1500-1508  
SPECIALISTE: Phone Main 4570

## Feuilleton de l'Arbeille de la Nouvelle-Orléans

No. 15 Commencé le 30 septembre 1914

## Conquête du Bonheur

JACQUES FRONTON

— Ah! s'il en était!  
— Eh! qui?  
— Cela changerait bien les choses.  
— Vous ne consentiriez pas pour cela, je pense, au mariage de notre fille avec ce médecin, qui n'a pour tout argent que sa tournure et son titre de docteur. Ce n'est pas avec cela qu'on nourrit la famille.  
— Louise est riche.  
— Ce n'est pas parce qu'on a deux sous qu'il ne faut pas désirer d'en avoir quatre. Vous haïssez Forbath, je vous assure.  
— J'aime Louise, Rachel, et si vous aviez vu, comme moi, le désespoir de la petite, quand je lui ai annoncé que le mariage ne se ferait jamais, vous ne parleriez pas ainsi.  
— Bah! enfantillage tout cela. Dans deux mois, elle n'y songera plus. En attendant, que pensez-vous faire? Vous n'allez pas laisser Louise ici, pour qu'un beau matin, son docteur vous l'enlève à votre barbe. Il faut la faire voyager, croyez-moi, et, dans peu de temps, tout l'échafaudage de ce roman ne tiendra plus debout.  
— Je suis de votre avis. Je l'ai même avertie en la quittant, que, dès demain, elle s'éloignerait d'ici.  
— A la bonne heure! je suis encore souffrante, mais peu importe, j'accompagnerai Louise. Il y a longtemps qu'elle désire voir la Suisse; nous nous dirigerons de ce côté.  
Il était tard. Les Forbath se séparèrent. Mme Rachel, moins rassurée qu'elle ne voulait le paraître, regagna sa chambre, où elle se laissa tomber sur un fauteuil pour réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre.

Forbath, inquiet sur le compte de Louise, qu'il adorait, monta jusqu'à la chambre de la jeune fille à pas étraillés et près l'oreille près de la porte, retenant son souffle. La lumière

était éteinte; il crut percevoir comme un gémissement plaintif. Il gratta deux fois, mais n'entendant pas de réponse, il se retira.  
— Elle dort, sans doute. Ah! ma pauvre Louise, je suis bien malheureux!  
Le cœur serré, il courut s'enfermer dans son cabinet pour s'absorber devant de longues colonnes de chiffres qui, dansant devant ses yeux à la lumière éblouissante de la lampe, ne tardèrent pas à l'endormir. Ses paupières battirent, se fermèrent, son cou s'allongea et, pris de sommeil, sa tête s'appuya sur ce bureau où, si souvent Lamonne était demeuré à penser et à pleurer sur les désastres qui fondaient sur la fabrique et qu'il se sentait impuissant à conjurer.

Les membres brisés, Forbath s'éveilla aux premières lueurs du jour. La tête lourde, il descendit l'escalier, traversa le grand hall et gagna les ateliers, comme il avait fait le lendemain de son arrivée à l'usine, quand pris de la fièvre de la possession, il voulait jouer tout seul, dans le silence du jour naissant, de la vue de ces bâtiments convoités depuis si longtemps. Sa joie était tombée et ce fut triste qu'il parcourut pour se distraire les longues salles vitrées où les machines s'alignaient immobiles, comme de gros monstres endormis.

CHAPITRE XXIII  
UNE CONSULTATION DU DOCTEUR  
LAMONNE.

Très pâle, les lèvres décolorées, les yeux clos, Louise gisait comme morte, étendue sur le tapis blanc, fleuri de roses, de sa chambre.  
Sa bonne, le matin, en entrant pour ouvrir les fenêtres et habiller sa maîtresse, avait

trouvé la jeune fille sans mouvement et dans cette position.

Effrayée, elle avait crié, et à sa voix, on était venu; madame Forbath, qui couchait au même étage que Louise, était arrivée la première.

En voyant sa fille si blanche et immobile, elle la crut morte; et cette commotion fut si brusque, qu'elle tomba à la renverse battant l'air de ses mains, en proie à une violente crise de nerfs.

Au bruit fait par les domestiques Forbath accourut, le cœur serré, présentant un malheur. Sans hésiter il monta à la chambre de sa fille, sûr que le danger était là.

Louise était toujours sans connaissance; ses belles mains fines s'allongeaient molles, le long de son corps. Le père, repoussant les domestiques qui se lamentaient, sans oser seulement toucher la jeune fille, se pencha vivement vers Louise, et colla son oreille sur sa poitrine.

Il pâlit, mais tout aussitôt sa physionomie exprima moins de crainte, et un grand soupir parut l'alléger.

— Elle n'est pas morte; le cœur bat. Ah! que j'ai eu peur! Qu'on attelle vite, reprit-il en s'essuyant le front et qu'on coure chez notre médecin, pour le ramener tout de suite, il n'y a pas une minute à perdre.

Le valet de chambre sortit pour exécuter l'ordre.

Forbath, très fort, souleva comme un petit enfant, la jeune fille dans ses bras, et, aidé de la femme de chambre, il la déposa sur son lit.

Madame Rachel, dont la crise de nerfs augmentait poussait des gémissements plaintifs; la cuisinière et la bonne venaient de l'étendre sur une chaise longue et lui baignaient les tempes avec de l'eau fraîche.

La pauvre femme eut un dernier soubresaut;

repoussant les compresses dont on lui entourait le front, elle se redressa, cria deux ou trois fois: "Ma fille! ma fille!" et, anéantie, elle retomba sur la chaise, prostrée, veule, sans mouvement, comme une machine dont le ressort se brise subitement.

Les attaques de nerfs de Mme Rachel se terminaient toujours ainsi; elle finissait après maintes convulsions violentes par s'assoupir, pour se réveiller reposée, avec seulement, un peu de brisement dans les membres.

Au chevet de Louise, Forbath, angoissé employait tous ses efforts pour rappeler sa fille à la vie; mais Louise demeurait inerte; paraissant plus pâle encore sous les courtoises de soie rose de son lit, et, sans le battement léger de son cœur, on l'eût crue morte.

Le trot d'un cheval et les roues d'une voiture faisant crier le gravier de la cour, mirent une joie sur tous les visages.

— Le docteur!

Le père se précipita à sa rencontre, descendant l'escalier comme un jeune homme, mais surpris, il s'arrêta. Jud, le valet de chambre, montait, seul.

— Et le médecin? interrogea Forbath anxieux.

— Parti pour la journée, monsieur, en tournée de malades. Il ne rentrera que pour dîner. J'ai dit à la vieille Catherine de l'envoyer dès qu'il serait de retour.

M. Devigny était le seul médecin; il desservait une dizaine de petits villages. Pour aller en chercher un autre à la plus proche ville, cela demandait bien deux heures, et autant pour revenir; quatre heures à attendre dans ces inévitables terribles Forbath se sentait devenir fou.

Irma, la femme de chambre de Louise, se frappa tout à coup la tête.

— Elle dort, sans doute. Ah! ma pauvre Louise, je suis bien malheureux!  
Le cœur serré, il courut s'enfermer dans son cabinet pour s'absorber devant de longues colonnes de chiffres qui, dansant devant ses yeux à la lumière éblouissante de la lampe, ne tardèrent pas à l'endormir. Ses paupières battirent, se fermèrent, son cou s'allongea et, pris de sommeil, sa tête s'appuya sur ce bureau où, si souvent Lamonne était demeuré à penser et à pleurer sur les désastres qui fondaient sur la fabrique et qu'il se sentait impuissant à conjurer.

Les membres brisés, Forbath s'éveilla aux premières lueurs du jour. La tête lourde, il descendit l'escalier, traversa le grand hall et gagna les ateliers, comme il avait fait le lendemain de son arrivée à l'usine, quand pris de la fièvre de la possession, il voulait jouer tout seul, dans le silence du jour naissant, de la vue de ces bâtiments convoités depuis si longtemps. Sa joie était tombée et ce fut triste qu'il parcourut pour se distraire les longues salles vitrées où les machines s'alignaient immobiles, comme de gros monstres endormis.

CHAPITRE XXIII  
UNE CONSULTATION DU DOCTEUR  
LAMONNE.

Très pâle, les lèvres décolorées, les yeux clos, Louise gisait comme morte, étendue sur le tapis blanc, fleuri de roses, de sa chambre.  
Sa bonne, le matin, en entrant pour ouvrir les fenêtres et habiller sa maîtresse, avait

la pauvre femme eut un dernier soubresaut;